

Le Bulletin de la Ferme

PUBLIÉ PAR

La Cie de Publication du Bulletin de la Ferme

1230, RUE SAINT-VALIER, QUÉBEC

Tél. 2032

Rédigé en Collaboration

FONDÉE EN 1913.

QUÉBEC, DÉCEMBRE 1914

Volume II, No 4

CADEAUX A NOS ABONNÉS

Comme cadeau du jour de l'An, nous donnons à tous nos abonnés l'avantage de pouvoir annoncer gratuitement dans notre journal du mois de janvier, les produits qu'ils pourraient avoir à vendre. Une page sera réservée à cette fin.

Avez-vous à vendre un cheval reproducteur, cochons ou autres animaux ou articles, nous mettons à votre disposition un pouce de haut par une colonne de large.

Veuillez nous faire parvenir vos copies d'ici au 15 décembre.

LA RÉDACTION

LES LABOURS DANS L'OUEST

D'une manière générale, les conditions atmosphériques ont été favorables aux travaux des champs depuis le commencement de l'automne. Jusqu'à date, 85 à 90% des labours sont terminés au Manitoba, 80% dans la Saskatchewan et de 65 à 75% dans l'Alberta.

On estime que dans les trois provinces prairies, il y a à l'heure actuelle 40% des labours accomplis, de plus que l'an dernier à la même date. On remarque aussi que les fermiers, comprenant l'énorme demande de blé que va causer la présente crise, cherchent à tirer parti de tout le sol dont ils peuvent disposer. Au Manitoba, on laboure du terrain considéré jusqu'à présent sans valeur et on loue des fermes abandonnées depuis des années.

Au cours du mois d'octobre, plusieurs homesteads ont été concédés à de nouveaux colons; dans les trois dernières semaines, il y a eu 1559 entrées, le tout représentant une superficie de 236,260 acres.

Dans les districts de la Saskatchewan et de l'Alberta où la sécheresse cause ordinairement beaucoup de dommages à la récolte, il est tombé de fortes pluies durant les deux dernières semaines, ce qui fait bien augurer pour l'an prochain. Une large superficie de terre vierge a été labourée en Saskatchewan cet automne.

LA DÉsertION DES CAMPAGNES PAR LA JEUNESSE

(Spécialement écrit pour le Bulletin de la Ferme)

J'ai démontré dans mon dernier article, chiffres en main, l'importance croissante de l'exode de nos campagnes vers les villes. Ce phénomène commun à tous les âges a pris à notre époque un développement exagéré, qui nous conduira un jour ou l'autre aux pires conséquences.

« Nous sommes dans le siècle de la houille et de la vapeur, dans le siècle du développement universel. Nous allons sans trêve ni raison d'un lieu à un autre, d'une ville à une autre ville, et surtout de la campagne à la ville ». (1)

Cette hantise du déplacement se manifeste surtout chez la jeunesse,

(1) Mgr Gibier. *Nos plaies sociales*, p. 195.

jeunes gens et jeunes filles. Ce sont là les deux éléments qui se laissent entraîner le plus facilement vers la ville. Il y a certaines paroisses, où l'on ne trouve plus au foyer que les vieux parents. Si vous en voulez faire la preuve, rendez-vous un dimanche dans une de ces paroisses et prenez la peine de compter à la porte de l'église, au sortir de la messe les jeunes gens, les jeunes filles descendus des rangs pour assister à l'office paroissial. Vous serez surpris de leur nombre relativement restreint.

Faites sur place une petite enquête et demandez à ces braves habitants qui, ça et là causent par petits groupes, de la bonne ou de la mauvaise température, la raison de ce phénomène, on vous dira: « Signe des temps, monsieur, nos garçons sont partis pour les chantiers, les autres sont allés travailler en ville; nous aurions voulu les retenir ici, pour cultiver la terre qui nous a fait vivre, qui a fait vivre nos ancêtres, nous aurions voulu des défricheurs, des laboureurs comme nous, mais les jeunes gens d'aujourd'hui rêvent une vie moins pénible, un labeur moins dur; ils dédaignent les humbles travaux des champs; ils ont pris le chemin de la ville, croyant y trouver la richesse, l'aisance, l'indépendance. Comme ils se trompent ».

Oui ils se trompent grandement; car en fin de compte, ces jeunes gens qui chaque automne, partent pour les chantiers, qui, au retour du chantier, le printemps s'en vont passer l'été dans la ville pour y travailler comme simple ouvrier sur les quais, dans les usines, dans les rues, etc., deviennent forcément des déracinés.

Ils traînent de place en place leur malheureuse existence, dépensant au jour le jour les quelques sous péniblement amassés. Je parle ici en pleine connaissance de cause. Depuis que je m'occupe de colonisation, j'ai conduit dans le Témiscamingue et l'Abitibi, bon nombre de ces jeunes gens, juifs errants se disant fatigués de courir les grands chemins; croyez-vous qu'ils y soient restés? Oh! non, impossible de les attacher au sol, ils ont continué là-bas leur vie aventureuse et au bout de quelques mois, sont revenus s'échouer dans les villes.

Et supposons qu'un jour ou l'autre ils parviennent à se caser en ville comme garçons de bureau, facteur, agent de police, pompier, conducteur de tramways, d'automobiles, trouveront-ils le bonheur, l'aisance, l'indépendance qu'ils auraient goûté, s'ils étaient restés sur la terre paternelle avec les vieux parents ou s'ils étaient allés ouvrir une terre nouvelle dans une région de colonisation?

Continuant votre enquête, vous apprendrez que les jeunes filles, trouvant la besogne trop rude au logis paternel, dédaignant les nobles occupations de la campagne, éprises d'indépendance, rêvant des chimères, sont parties elles aussi pour la ville. Et là-bas que font-elles? Elles sont devenues couturières, modistes, filles de magasins, domestiques, filles d'hôtel, et trop souvent hélas, instruments de débauche. « O parents mille fois aveugles vous attendez avec une anxiété douloureuse les secours qu'ils vous avaient promis et qui ne viennent pas. Ces secours, ce n'est pas vous qui les recevrez de leur reconnaissance, ce sont eux qui les réclament de votre indigence. Et puis, quand ils sont de retour auprès de vous, vous les regardez et souvent vous ne les reconnaissez pas. La simplicité de leurs vêtements, la sérénité de leur front, la joie de leur sourire, la foi de leurs premières années, comme l'affection de leur cœur, tout a disparu. Vous pleurez. Il est trop tard. Vos enfants sont perdus. Chaumières de nos villages qui abritez pourtant de si nobles et si fortes vertus, foyers entourés si longtemps de paix, de félicité et d'honneur, combien de fois vous avez vu les larmes des pères et des mères! des pères et des mères oublieux de leurs devoirs et punis par où ils ont péché! Ils ont laissé partir leurs filles pour les Babylones de perdition. » (2)

Pères et mères songez-y deux fois, trois fois avant de laisser partir vos filles pour la ville.

L'abbé IVANHOE CARON.

(2) Idem. p. 206.